

# « L’innommable » d’Adélaïde Munkantabana, lu par Alain Champseix

Catherine Kintzler

28 avril 2019

**Après avoir rencontré l’auteur de manière fortuite, Alain Champseix (1) a lu L’innommable – Agahomamunwa. Un récit du génocide des Tutsi, d’Adélaïde Munkantabana (2). Il expose comment ce récit poignant, sans se départir de sa dimension de témoignage personnel ou plutôt parce qu’il s’y attache de manière profonde et réflexive, soulève la question fondamentalement politique des conditions de possibilité d’un génocide.**

## **La rencontre conjointe d’un livre et d’une personne**

Sans doute n’aurais-je pas lu ce livre si un collègue d’histoire-géographie de mon établissement n’avait pas pris l’initiative de faire appel à son auteur pour une conférence auprès de plusieurs classes d’élèves de Première.

Deux choses avaient particulièrement attiré mon attention à cette occasion. D’une part l’extrême gentillesse de cette dame touchée jusque dans sa chair – son cœur et son âme – par le génocide des Tutsi au Rwanda en 1994 – deux de ses enfants ont été assassinés ainsi que la plus grande par-

tie du reste de sa famille. D’une voix douce, elle disait aux lycéens qu’elle n’était pas là pour les effrayer mais pour témoigner et expliquer, leur demander, aussi, de ne pas laisser dans l’oubli un événement qui, si l’on y réfléchit bien, concerne tous les hommes. D’autre part, j’étais comme interdit par une manière de faire qui n’appartient qu’à elle : dire mais en laissant sa place au silence, c’est-à-dire, en réalité, à l’écoute des élèves, au temps de leur compréhension et de leur étonnement. Est-elle comme préparée à cela par son passé d’enseignante (3) ? À la fin, tout l’amphithéâtre était avec elle et les élèves venaient la voir en toute confiance. C’était en accord avec l’intention de son ouvrage qui porte le titre *L’innommable*, agahomamunwa en langue kinyarwanda, littéralement : « bouche obstruée ». Tout l’ouvrage est d’ailleurs imprégné d’expressions de sa langue maternelle comme pour faire comprendre deux idées : il faut se rendre compte que le français n’est pas sa langue, qu’il ne peut donc pas tout exprimer de son pays, que celui-ci est mort malgré ses efforts ambigus pour renaître d’une autre façon mais, aussi, que les mots de sa langue natale ont comme été bouleversés par le génocide. « Aller travailler », pour les Hutu,

c'était user de la machette, instrument agricole, à longueur de journée contre des hommes de tout âge, des femmes enceintes, des enfants et des bébés.

Ce livre est marqué par sa quasi impossibilité non seulement parce que la douleur ne peut jamais être complètement communiquée et partagée – tout au plus peut-elle être indiquée et suggérée – mais aussi parce que tout semblait aller contre l'utilité même de l'écrire. Les morts, au demeurant privés de sépulture, ne peuvent parler et il ne reste plus rien du passé qu'elle a vécu ; même un de ses fils ne parvient pas à imaginer qu'une contrée envahie par les ronces et les serpents a pu être autrefois – il n'y a pas si longtemps – une région cultivée, prospère et heureuse. Mais il n'y a pas que cela. Il y a aussi l'incompréhension et l'ignorance des habitants du pays d'accueil (la France), l'impunité et l'arrogance des tueurs, les protections dont ils profitent un peu partout, au Vatican notamment, sans parler des négationnistes. *L'innommable*, c'est donc également cela : l'absence d'auditeurs ou leur grande rareté. Il y a comme un redoublement du génocide. Les rescapés des camps nazis ont également connu une telle situation : exclus, jugés embarrassants et, finalement, parfois, niés.

Ce serait cependant une grave erreur que de réduire cet ouvrage à un témoignage personnel, aussi légitime puisse-t-il être, non que la dimension personnelle soit marginalisée mais parce qu'elle prend, au contraire, tout son sens et même sa densité avec la réflexion et la connaissance de l'histoire du Rwanda dont l'auteur expose la grande complexité avec clarté et fluidité.

## Une expérience particulière, une réflexion universelle

En effet, *L'innommable* ne justifie aucune explication par le mystère ou, à l'inverse, la banalité selon laquelle le génocide ne résulterait que de la haine raciste. Adélaïde Mukantabana montre, avec une très grande minutie, que le génocide a été consciemment organisé par l'appareil d'État, préparé dès les années cinquante par le revirement du pouvoir colonial belge et permis par la passivité de la « communauté internationale » et la complicité du président de la République française de l'époque ainsi que du gouvernement de la seconde cohabitation. C'est explicitement qu'elle peut ainsi mettre en parallèle les différents génocides qui ont marqué le XX<sup>e</sup> siècle dont les Héréros, les Arméniens, les Juifs et les Kosovars ont été les victimes principales avec les Tutsi. Il est particulièrement significatif qu'elle rejoigne, ainsi, le renouvellement des recherches historiques sur l'hyper-violence nazie (4). Celles-ci montrent, en effet, qu'un génocide suppose au moins trois facteurs : une situation de mise en infériorité (le Traité de Versailles pour l'Allemagne ; la colonisation pour le Rwanda), la formation de toutes pièces d'un mythe qui ne correspond en rien au réel (« les Juifs sont responsables de la défaite de l'Allemagne car ils constituent comme un corps étranger dans le peuple allemand » ; « les Tutsi étaient ceux qui dominaient les Hutu avec l'appui des Belges ») et l'annulation du caractère humain de l'ennemi (« les Juifs sont de la vermine dont il faut se débarrasser avec ces moyens « sanitaires » adéquats que sont le gaz (5) et la crémation » . « les Tutsi sont des « cancrelats », des « cafards » ou

diverses bêtes néfastes »). Mais, encore une fois, ces facteurs seraient inefficaces sans l'usage qu'un État peut en faire. Lui seul peut encourager une épuration ethnique en laissant espérer comme une revanche et envisager un avenir doré. Il faut donc dénoncer ce préjugé raciste et postcolonial selon lequel l'Afrique serait fondamentalement tribale et, donc, apolitique. On ne peut rendre compte d'un génocide par le mal dont l'homme « ordinaire » est si capable – des voisins, des anciens camarades de classe, des illettrés et des médecins pouvaient torturer, violer et assassiner des personnes qu'ils côtoyaient – ni par une fatalité contre laquelle on ne pourrait rien car sa dimension politique montre qu'il est en principe évitable. Une autre politique, un moindre souci de la popularité – celui dont le président Habyarimana faisait tant cas -, un non aveuglement des puissances étrangères auraient pu suffire à l'empêcher.

### Raison d'être et singularité du livre

Insensiblement, nous en revenons donc à la raison d'être du livre car la contingence (6) du génocide ne fait que renforcer son caractère innommable et insupportable. Qu'y faire ? De toute façon c'est trop tard et la vie continue. Celle des enfants est désormais bordélaïse. Adélaïde Mukantabana fait souvent allusion à un tel questionnement, à la fin surtout. Il y a, pourtant, une réponse. Elle tient, bien entendu, à une circonstance décisive : une promesse faite à un ami français sur son lit de mort et à une demande implicite des rescapés – faire que tout ne tombe pas dans l'oubli, cette mort définitive.

Mais il faut sans doute tenir

compte, aussi, d'autre chose : cet ouvrage, commencé par la force de la nécessité plus que par désir, finit par s'imposer par son sens de la nuance, par son absence totale de recherche de l'effet, par sa sincérité, sa précision et sa complétude. Il exprime parfois la colère mais ne donne jamais dans la diatribe. Il se refuse en permanence la facilité. Du coup, il accède à l'inédit et s'il n'est ni désespéré ni prometteur (comme si, au bout du compte, on pouvait ne pas tenir compte de la catastrophe), on voit bien qu'il résulte d'une patience quasi totale et c'est par lui-même qu'il réintroduit comme une possibilité d'humanité. Ce n'est pas un grand livre, c'est un très grand livre. Qui le lit ne l'oubliera jamais. L'auteur a trouvé un mode d'écriture non seulement simple et attachant mais, plus fondamentalement, à la hauteur du sujet traité. Mais qui pourrait dissocier le style du sujet ? Une précision encore permet de bien le comprendre : il est écrit de telle sorte que son véritable lieu n'est pas l'encre sur le papier mais l'esprit du lecteur qui, ainsi, se trouve transformé en témoin. Par lui, la transmission est opérée.

Le premier paragraphe de l' « Ouverture » peut être lu sous ce jour :

« Plus de vingt ans après, j'ai envie de me confier, de tout dire. Mais je m'embrouille, je suis effrayée. À quoi cela servirait ? À quoi ça ressemblerait ? Je suis toujours en deuil. Je le resterai. Dois-je renoncer à dire, à écrire ? (7) Ce serait accepter de banaliser la barbarie qui a emporté deux de mes enfants, mes parents, la majorité de ma fratrie, mes tantes, mes oncles, mes cousins, mes amis, mes voisins, mes collègues. Me taire, ce serait admettre le génocide des Tutsi comme une fatalité, comme une guerre tribale,

comme un conflit atavique, « le quotidien du continent africain » (8). Ce serait renoncer à l'élan qui m'anime, à la volonté de savoir ce qui s'est passé, de le faire entendre, d'abord à mes enfants qui ont survécu, puis à la génération future. Ils ne pourront l'apprendre qu'à travers ce que je suis devenue, qu'à travers ce que le génocide a fait de moi. » (9)

Nous ne pouvons pas terminer sans préciser, aussi, que l'on apprend beaucoup avec ce livre sur bien des aspects de la vie humaine qu'il s'agisse du sens des interdits, de la situation de la femme, de la divinité, de la comparaison entre société africaine et société européenne, du rôle de l'Église, de la radio ou de l'exil.

## Notes

1 – Alain Champseix est professeur agrégé de philosophie, ancien élève de l'École Normale Supérieure de Fontenay / Saint-Cloud, docteur en philosophie de l'Université Paris-Sorbonne, enseignant et conseiller pédagogique.

2 – Paris : L'Harmattan, 2016.

3 – « Enseignant », dans sa langue

du Rwanda, signifie « savant ». À ce titre, le maître d'école ou le professeur sont traditionnellement respectés. Chaque chapitre a une citation en exergue qui donne une idée de la grande culture de l'auteur : sa souffrance même en est imprégnée. Le vrai savoir est décidément aux antipodes du pédantisme.

4 – On peut prendre, en exemple, *La loi du sang* de Johann Chapoutot, Gallimard, 2014 ou *La promesse de l'Est, espérance nazie et génocide* de Christian Ingrao, Le Seuil, 2016.

5 – Le Zykon B est un pesticide.

6 – Ainsi Chapoutot peut démontrer que la prétendue cruauté naturelle des Allemands est une pure absurdité, op. cit., p. 495 sqq.

7 – NB : la question est tout de même posée même si la réponse tranche.

8 – On apprendra, plus tard, dans le livre, que ce sont les paroles d'un homme politique français qui sont rapportées ici.

9 – P. 5.

© Alain Champseix, Mezetulle, 2019.